

Individualisme et mouvements sociaux

Nicole Ollivier

Volume 3, numéro 1, printemps 1990

Mouvements sociaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301069ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301069ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (imprimé)

1703-9312 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ollivier, N. (1990). Individualisme et mouvements sociaux. *Nouvelles pratiques sociales*, 3(1), 53–60. <https://doi.org/10.7202/301069ar>

Résumé de l'article

Amorcée en rupture politique avec les années 70, marquée par les grandes mobilisations politiques et le non du référendum, la décennie des années 80 s'est fermée sur l'indétermination. L'individualisme s'impose, tant comme valeur guidant les conduites individuelles que comme mode d'appréhension du social. Au-delà de l'égoïsme ou du repli vers le privé, cet individualisme est peut-être aussi porteur de nouvelles identités et de nouveaux rapports sociaux à l'intérieur desquels les intérêts individuels et collectifs ne sont plus définis comme étant à priori contradictoires.



Individualisme et mouvements sociaux

Nicole OLLIVIER
Département des sciences humaines
Université du Québec à Hull

Amorcée en rupture politique avec les années 70, marquée par les grandes mobilisations politiques et le non du référendum, la décennie des années 80 s'est fermée sur l'indétermination. L'individualisme s'impose, tant comme valeur guidant les conduites individuelles que comme mode d'appréhension du social. Au-delà de l'égoïsme ou du repli vers le privé, cet individualisme est peut-être aussi porteur de nouvelles identités et de nouveaux rapports sociaux à l'intérieur desquels les intérêts individuels et collectifs ne sont plus définis comme étant à priori contradictoires.

Les années 80 auront laissé leurs marques et, comme toutes les décennies, elles auront aussi ouvert de nouvelles avenues. À l'aube des années 90, il importe plus que jamais de poursuivre nos réflexions sur le sens de l'action sociale en nous inspirant justement de ces multiples pistes tracées par l'histoire récente. Rappelons d'abord brièvement quelques changements survenus dans la pensée et l'action politique du Québec des dernières années.

Autant les années 60 et 70 ont été caractérisées par les grandes mobilisations collectives, autant les années 80 ont semblé l'être par la fragmentation des luttes. Plusieurs, tant théoriciens qu'acteurs sociaux, ont ressenti un profond désarroi devant une réalité morcelée, où l'idéal de front uni est de plus en plus loin, et où on ne se sent plus capable de saisir l'ensemble de la réalité en la soumettant à un système de pensée, qu'il relève de la morale, de la lutte des classes ou de la lutte des sexes.

Un bref regard sur le Québec des quelques 20 dernières années nous force à constater l'élargissement considérable du champ politique et de la nature des enjeux sociaux. Aux luttes axées presque essentiellement sur le travail menées par le mouvement ouvrier, ont succédé les luttes sur les conditions de vie menées par le mouvement populaire. Consommation, endettement, logement, services alternatifs etc. sont devenus sources de mobilisation politique. Le milieu des années 70 a ensuite donné naissance à un nouvel éclatement, provoqué par la constitution des groupes autonomes de femmes en marge du mouvement ouvrier, du mouvement populaire et du courant nationaliste. Le mot d'ordre «le privé est politique», porté par la frange dite radicale du mouvement, traduit bien la nature des changements en cours. Sexualité, maternité, violence sexuelle et conjugale deviennent à leur tour des sources de mobilisation politique.

Qu'elles soient issues du mouvement des femmes, du mouvement populaire ou encore du plus récent mouvement écologique, ces revendications présentent certaines similitudes. Dans l'ensemble, elles marquent un déplacement significatif de la frontière entre le privé et le public. On se bat davantage pour une transformation des quotidiens de vie que dans l'espérance d'une libération totale. À cet élargissement du cadre politique se greffe une transformation de ce qu'on peut appeler la nature et la forme de l'engagement social au Québec.

L'apparition et la prise en compte de ces nouveaux mouvements ont aussi grandement bouleversé nos cadres de pensée politique. Le marxisme, à cause de l'essence même de son contenu, a sans doute ressenti le plus durement l'impact de ces transformations. En effet, la reconnaissance du caractère pluriel du social est incompatible avec le marxisme postulant l'unicité de la réalité réductible à une contradiction centrale (la lutte des

classes) à laquelle tous les autres conflits peuvent venir se greffer. Ce pluralisme est aussi incompatible avec l'idée d'un sujet historique déterminé a priori, appelé à dépasser cette contradiction. Il s'agit aussi d'une rupture face à un projet de société unique et totalisant, à l'intérieur duquel il est postulé que l'abolition des relations de production capitaliste résoudrait à elle seule l'ensemble des conflits sociaux.

Devant cet éclatement des formes et des contenus politiques et devant notre incapacité à le saisir, seule la droite y aura semble-t-il trouvé son compte. Opposé au collectivisme des années 70, l'individualisme se présenterait comme l'une des manifestations les plus apparentes des changements en cours. Traditionnellement marié à la droite, l'individualisme est interprété surtout sur la base d'un repli sur soi (Lash, 1979), d'un refuge pour désenchantés ou encore comme résultante d'une société de consommation qui pousse à une atomisation sans fin du social (Lipovetsky, 1983). Thème controversé et lourd de résonances idéologiques multiples, l'individualisme reste cependant plus ou moins tabou quand il s'agit de penser l'action politique. Comme le souligne Alain Laurent, une période particulièrement anti-individualiste semble avoir dominé l'univers intellectuel des dernières années. «Dans la France "bien" pensante, on est contre l'individualisme comme on est contre le racisme ou pour la paix» (Laurent, 1985: 20). Au Québec, il est courant d'entendre sur un ton résigné et sans appel que l'individualisme est responsable de tous les maux de notre société. Cette explication est insatisfaisante et n'avance guère celui ou celle qui espère comprendre et agir sur le social actuel.

Dans cet article, nous essaierons donc de mieux saisir l'individualisme contemporain afin d'en cerner l'impact sur l'action sociopolitique des années 90. L'hypothèse que nous développerons est la suivante. L'individualisme contemporain comprend effectivement une dimension narcissique et un certain repli sur soi; toutefois, nous croyons que cette tendance, loin d'être essentiellement un frein à l'action sociopolitique, participe au contraire à sa redéfinition, tant en ce qui concerne l'identité des acteurs que la définition des enjeux sociaux. Ce processus nous conduit également à repenser le rapport du «nous» au «je», de l'individuel au collectif, non plus sous l'angle de l'opposition mais plutôt sous celui de l'articulation dialectique. Mais pour comprendre ce processus dans sa totalité, c'est-à-dire ce qu'il représente comme danger comme ce dont il peut être porteur, il faut dans un premier temps en reconsidérer la nature. Qui est ce nouvel individu, d'où vient-il et de quoi est-il désenchanté? Ce travail nous permettra, dans un deuxième temps, de réinterpréter le sens de ce processus tant en termes de signification que d'orientations pour l'action sociopolitique des années à venir.

NARCISSE, HÉROS OU DAMMÉ: NOUVEAU SYMBOLE DE L'INDIVIDUALISME

Si certains lui jettent un regard plutôt bienveillant (Lipovetsky, 1983) et si d'autres n'y voient surtout qu'une défaite individuelle (Lash, 1979), Narcisse, comme figure symbolique, tient dans ce débat le rôle principal. Qui est ce nouveau personnage et surtout d'où vient-il? Pour Lash d'abord, «le nouveau Narcisse cherche un sens à sa vie» (Lash, 1979: 11). «N'ayant pas l'espoir d'améliorer leur vie de manière significative, les gens se sont convaincus que, ce qui comptait, c'était d'améliorer leur psychisme» (Lash, 1979: 17). La «sensibilité politique» aurait fait place à une «sensibilité thérapeutique» et marque ainsi «un repli vers des préoccupations individuelles» (Lash, 1979: 17).

Le Narcisse de Lipovetsky est aussi le symbole de l'individualisme contemporain. L'œuvre démocratique se poursuit mais l'individu qui en est issu est de type narcissique.

Quelle autre image est mieux à même de signifier l'émergence de cette forme d'individualité [...] centrée sur la réalisation émotionnelle de soi-même [...] ? Quelle autre image permet de mieux illustrer notre situation présente où le phénomène crucial n'est plus l'antagonisme de classe mais la dissémination du social (Lipovetsky, 1983: 15).

En situant l'origine de l'individualisme dans un certain désenchantement (Lash), ou encore au sein du processus démocratique (Lipovetsky), on ne considère donc pas que ce nouvel individu est pur égoïsme, c'est-à-dire motivé essentiellement par la satisfaction de ses besoins toujours croissants, et ce, indépendamment du bien collectif. Mais si ces trois termes, individualisme, narcissisme et égoïsme, ne sont pas synonymes, ils appartiennent à la même famille et sont par le fait même aisément confondus. Dans la mentalité populaire et dans la plupart des courants de pensée, la famille de termes opposés est d'ailleurs aisément identifiable: collectivisme, altruisme et désintéressement personnel en sont des membres. Ces définitions nous ramènent à une opposition de l'individuel au collectif, opposition dont on ne pourrait semble-t-il sortir qu'au profit de la domination d'un terme sur l'autre. Cette opposition est aussi, rappelons-le, celle revendiquée par la droite et la gauche traditionnelles ainsi que celle invoquée pour caractériser les années 60, 70 et 80. Nous reviendrons sur cette opposition.

Si, comme nous l'avons vu, ce nouvel individu n'est pas pur égoïsme, quel lien entretient-il donc avec le social? On peut y voir, comme Lipovetsky, un narcissisme collectif, figure ultime de l'individualisme contemporain. Les grandes visées universelles auraient battu en retraite et c'est sous la forme de «collectifs aux intérêts hyperspécialisés qu'on se regroupe» (1983: 16).

Groupes de veufs, de parents d'homosexuels, de bègues en sont des exemples. «On se rassemble parce qu'on est semblable, parce qu'on est sensibilisé directement par les mêmes objectifs existentiels» (1983: 16), d'où le concept de narcissisme collectif. Nous croyons toutefois possible d'inverser cette logique. Si, des années 70, nous avons retenu une certaine homogénéité dans la définition des identités et des enjeux sociaux, les années 80 ont été caractérisées par l'éclatement de ces enjeux et de ces appartenances sociales. En inversant la logique du narcissisme collectif, c'est aussi (et cette piste nous paraît plus prometteuse) ce qu'on pourrait nommer le «nous différencié» par rapport au «nous exclusif» des années 70. *Nous* parce que l'appartenance au collectif persiste (les nouvelles solidarités et pratiques en témoignent) mais *différencié* car ces appartenances, contrairement à celles des années 70, sont multiples au sein d'un même acteur.

Cette redéfinition de l'identité peut aussi être reliée à la désaffection politique actuelle. En refusant le «nous exclusif» totalisant et réducteur au profit d'un «nous différencié», on refuse par le fait même l'adhésion à un seul enjeu tout aussi totalisant et réducteur et auquel la réalité ne répond plus. Mais pour expliquer cette désaffection, on invoque souvent, comme le note Baudrillard, «la manipulation des masses par le Pouvoir, leur mystification par le football» (1978: 18). Sans aller jusqu'à anticiper «la fin du social» par la «force d'implosion des masses», ce phénomène mérite d'être interrogé autrement qu'en termes exclusifs de déception ou de manipulation.

Ce que les élites politiques et dirigeants qualifient «d'indifférence à la politique» pourrait bien signifier un refus grandissant des citoyens de participer à un système politique qui les traite en consommateurs de spectacles pré-fabriqués. Ce comportement, en d'autres termes, pourrait indiquer non pas un retrait de la chose politique mais bien plutôt le début d'une révolte politique générale (Lash, 1981: 10).

Qui pourrait-on blâmer en effet de se désintéresser du système politique actuel? Le fait que ce refus soit plus ou moins conscient ou qu'il ne soit pas encore articulé en stratégie politique claire ne nous paraît pas en soi si dramatique. Il signifie surtout que ce repli vers le privé, ce «retour de l'individu», n'est pas nécessairement exempt de potentialités de changement social. Si on est aujourd'hui désenchanté, c'est peut-être surtout par rapport aux grands idéaux mais la perte d'un sens n'équivaut pas nécessairement à la perte de sens de façon absolue. Ce sens perdu est peut-être celui qui postule l'unicité et la maîtrise du social dans sa totalité, comme le suggère à cet effet Patrice Bollen:

L'individualisme remet sans doute moins en cause les idéologies que la nature du lien d'adhésion presque religieux qui existait jadis avec elles [...]. Ce sont moins les idéologies qui tendent à disparaître que leur caractère d'infaillibilité.

Les idéologies sont aujourd'hui considérées comme mortelles, transitoires, partielles (1988: 81).

Si on admet, comme le dit Bollon, que le rapport avec les idéologies s'est dépassionné, force nous est de constater que cette transformation s'est accompagnée d'un certain vide. Cette rupture avec le caractère d'infaillibilité des idéologies se manifeste sous la forme apparente d'un relativisme et d'un nihilisme déconcertants. Toutefois, cette absence de contenu nous paraît davantage liée à ces changements d'appréhension du social qu'à une manipulation et encore moins à une «mort» inévitable du social. L'écroulement de ce qui était considéré comme des certitudes rend peut-être nécessaire une période de réajustement, de flottement, où l'on ne peut être que désarmé devant le nombre infini de possibles et devant l'absence de fil conducteur. Bien plus, les contenus sont eux aussi perçus comme étant partiels et transitoires.

Si banale qu'elle puisse sembler, cette nuance nous semble de taille. Elle nous appelle à distinguer entre, d'une part, un nouveau lien en train de se créer entre individus et société et, d'autre part, la désillusion de générations qui avaient cru à une libération totale. En d'autres termes, le repli et la désaffection actuels ne doivent pas nécessairement être interprétés sous une forme essentiellement négative, même s'ils sont sociologiquement vécus ainsi par toute une génération. Ce processus doit plutôt être compris dans la perspective d'une transformation de la pensée et de l'agir politique. Cette transformation affecte la définition de l'identité des acteurs (le «nous différencié») et l'appréhension de la réalité (pluralité de sens) mais aussi, nous le verrons, la nature des enjeux sociaux. Le mouvement des femmes nous paraît avoir joué, à l'intérieur de ce processus, un rôle de premier plan et il illustre bien cette triple transformation.

Plus que tout autre mouvement, le mouvement des femmes a en effet contribué de façon directe à l'éclatement des enjeux et des acteurs sociaux. Plus que tout autre mouvement, il a remis en cause les théories et les pratiques à visées universalistes, totalisantes et réductrices. Bien sûr, certaines de ses tendances ont pris le même chemin en se prétendant tout aussi universelles, porteuses de la vérité et de la solution finale. Mais c'est aussi le même mouvement qui a forgé l'articulation de l'individuel et du collectif, la cohabitation du «je» et du «nous». En effet, si individualisme et collectivisme s'opposent, c'est bien parce que l'individualisme ne peut être dissocié de la tendance à placer la vie privée au-dessus de tout engagement politique. Le mouvement des femmes, en plaçant au contraire au cœur de l'engagement politique des problèmes dits «privés», a déplacé la frontière séparant ces deux termes. Bien plus, à l'intérieur même des demandes des femmes étaient contenues des visées indubitablement «individualistes». À ce

sujet, l'avortement est sans doute l'exemple le plus révélateur. Que l'on soit personnellement pour ou contre, c'est le droit individuel pour chacune des femmes de disposer de son propre corps qui est ici revendiqué, et ce, au-delà des considérations morales ou encore des visées natalistes nationales! Ce que les femmes revendiquent, en définitive, c'est le droit d'être des individus à part entière au-delà des catégories de sexe. En brisant l'opposition entre le privé et le public, le mouvement des femmes a par le fait même contribué à briser l'opposition entre l'individuel et le collectif.

INDIVIDUEL ET COLLECTIF: UNE ARTICULATION POSSIBLE ET NÉCESSAIRE

L'élargissement du cadre politique à des domaines considérés comme étant du ressort du privé poursuivrait donc ici son œuvre. Comme le rappelle Touraine, la conquête de l'espace politique amorcée au XIX^e siècle par le mouvement ouvrier s'est d'abord faite à partir du vécu, de la misère et des taudis, pour prendre forme dans des revendications syndicales et ensuite dans un projet de société. Aujourd'hui,

[...] la nouvelle génération de problèmes sociaux et de débats politiques est plus près de la vie individuelle que la précédente, qui était définie par les problèmes du travail. Mais celle-ci était déjà plus proche du vécu que les revendications plus directement économiques ou juridiques qui formaient l'essentiel de la vie publique au 17^{ième} et au 18^{ième} siècle [...] (Touraine, 1989: 27).

Ces dernières réflexions nous amènent un peu plus loin. Non seulement devons-nous réexaminer le sens de cet individualisme qu'on considère trop souvent antisocial dans son essence, mais nous devons également y voir une extension de l'espace démocratique et les germes d'un nouveau lien social qui peut être émancipateur. Comment en effet «ne pas penser que va se reconstruire une action politique à partir de nouvelles demandes individuelles?» (Touraine, 1989: 27).

Si les années 80 semblent en appeler à une plus grande individualité, ce ne serait donc pas seulement en opposition avec les années 70, mais aussi en continuité avec elles. Continuité effectivement en ce qui concerne le contenu «individualiste» des revendications, rupture par contre quant à la prétention universaliste et au «nous» homogène. À ce jour, aucun retournement n'est à prévoir et il est à parier que l'engagement social se fera à partir de ces nouvelles bases.

Les années 60 et 70 ont été celles des structures et du système tout-puissant. On disait de l'individu, du sujet, de l'acteur, qu'il y était soumis,

dépendant et aliéné. Les années 80 et 90 sont celles des individus et des groupes capables de se créer, au-delà des manifestations historiques ou divines. Ce ne peut être, en ce sens, qu'un progrès pour l'action sociale.

Si ces transformations annoncent un nouveau lien à créer entre les individus et la société, ce rapport semble vouloir se construire à partir d'une redéfinition de l'identité qui passerait d'abord par une plus grande individualité, par opposition à une ou des appartenances, que celles-ci soient hyper-spécialisées ou qu'elles recouvrent au contraire l'ensemble du social. Ce nouveau rapport, formé de l'individuel et du collectif, du «je» et du «nous», ne commanderait pas nécessairement la domination d'un terme sur l'autre.

De ce nouveau lien à créer, tout reste pourtant à inventer. S'il contient les germes d'un dépassement de l'opposition individuel-collectif, il porte aussi celui d'un individualisme qui peut s'exacerber. Mais de cette nouvelle façon d'appréhender le social peut aussi surgir un nouvel art de vivre en société qui, s'il ne réconcilie pas d'une façon absolue la société avec elle-même, n'en poursuit pas moins la quête d'une plus grande liberté et d'une plus grande égalité. En opposant artificiellement individualisme et collectivisme, on se bouche par le fait même les yeux sur de nouveaux enjeux sociaux. En laissant à la droite le soin de penser l'individualisme, on ne peut s'attendre qu'à son retour en force. Le défi des années 90 est de déceler, à l'intérieur de ce phénomène, les dangers pour l'action sociale aussi bien que les forces de résistance s'opposant à la réduction de la vie individuelle et collective à «un marché de consommateurs». Il faut pour cela repenser l'individualisme en évitant les deux écueils qui conduisent à le définir a priori, soit en le condamnant comme s'il était dans son essence antisocial ou au contraire en en faisant notre seule planche de salut.

Bibliographie

- BAUDRILLARD, Jean (1978). *À l'ombre des majorités silencieuses*, Paris, Denoël Gonthier.
- BOLLON, Patrice (1987). «Le culte du moi», *Magazine Littéraire*, n° 239-240, 79-81.
- LASH, Christopher (1979). *Le complexe de Narcisse*, Paris, Robert Laffont.
- LAURENT, Alain (1985). *De l'individualisme, enquête sur le retour de l'individu*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LAURENT, Alain (1989). «L'édifiante histoire de l'individualisme», *Magazine Littéraire*, n° 264, 35-37.
- LIPOVETSKY, Gilles (1983). *L'ère du vide*, Paris, Gallimard.
- TOURAINÉ, Alain (1989). «Un nouvel âge de la politique?», *Magazine Littéraire*, n° 264, 24-28.